

L'humanisme dans l'œuvre de Maurice Carême

« Du ciel dans l'eau » (2010)

Maurice Carême écrit les textes de « Du ciel dans l'eau » de 1958 à 1977 projetant une unité surprenante malgré la longueur du temps de création. Déjà, bien avant son premier séjour à Orval en 1954, il se penche sur les écrits des philosophes, les religions, les grandes sagesse orientales. Cette vaste culture, devenue peu à peu la sienne, va l'amener à cette vision du monde où l'amour, la bonté, l'aspiration au bonheur alternent avec le tragique dont il n'ignore rien. Comment l'aurait-il pu en ayant traversé deux guerres dont celle de 1940 avait dépassé le sens du mot horreur ? De là, cette dualité qui caractérise sa poésie alors que sa prose, elle, s'avère en grande majorité très grave. Cela frappe, étonne ses exégètes. Carême lit, élude, choisit, se construit un univers qui permettrait aux hommes de dépasser les aspects négatifs de la vie.

Le titre, « Du ciel dans l'eau », touche à un aspect fondamental de la pensée carémienne, celui de la fuite inexorable du temps.

Tout est morne, distant,
La vie rentre ses rames.
On n'entend que le temps
Écraser les avoines.¹

Cette fuite ? Il l'associe à la rivière, au fleuve qui en deviennent le symbole.

Tu peux partir sans moi, rivière. [...]
Tu coules, je suis là
Oubliant à te voir couler,
Que ma vie, elle aussi, suit sa vallée. [...]²

Il avouera son incapacité à pouvoir écrire dans un lieu où ne passe au moins un cours d'eau. Il s'installe. Soudain, la rivière arrête son cours et c'est lui qui passe. L'eau lui paraissait la métaphore des heures qui s'écoulaient sans revenir jamais sur elles-mêmes. Comme le temps, comme la vie. Il a exprimé très tôt ce sentiment. Il marque le recueil *L'eau passe*(1952).

Malgré le ton apaisé, quasi bucolique de l'œuvre, on retrouve les thèmes caractéristiques de Carême. Sa vérité – il en est de plus en plus persuadé – passe par cette simplicité complexe si difficile à atteindre. Seule, elle lui permettra cette profondeur sans laquelle, aucune œuvre n'a le pouvoir d'échapper au temps. Et cette profondeur, il la sait présente même chez un Mallarmé, un Saint-Pol Roux, chez ces poètes hermétiques dont la magie verbale le fascine. Si le recueil est différent du précédent « Être ou ne pas être », les questions métaphysiques y sont également sous-jacentes. On pourrait ne voir le plus souvent que l'aspect aérien, que le panthéisme qui imprègne l'œuvre. C'est un leurre. Il n'ignore rien des drames de l'humanité, mais il sait que la vie n'a de sens que dans la transcendance, le dépassement de soi, l'amour pour autrui. On est surpris, et combien !, de trouver en fin de texte une vision à laquelle on ne s'attendait pas.

Le ciel est d'un tel bleu
Qu'on n'ose pas y croire.
C'est mieux que dans l'histoire

1. 3^e strophe du poème « la pluie et le froid », p. 101.

2. Vers extraits du poème « Tu peux partir sans moi », p. 56.

D'Ariane et Barbe Bleue.

Et les voiles sont blanches
Comme si, des années,
Une pléiade d'anges
Les avaient repassées.

Alors, dis-moi pourquoi,
Le front sur le carreau,
Tu portes tout le poids
Du monde sur le dos ?³

La hantise de la page blanche ? Que de fois jaillit-elle sous sa plume associée à la crainte de ne pouvoir exprimer ces sentiments qu'il sent sourdre du plus profond de lui-même. Les mots ? Ils lui paraissent certains jours tellement malhabiles !

[...] Sans doute cela paraît simple
De dire une chose aussi simple .

Chaque fois pourtant je sens bien
Que je ne le dis pas très bien.

Et qu'il me faudrait d'autres mots
Bien plus émouvants que mes mots,

Des mots coulant comme des larmes
Quand, dans le cœur, coulent les larmes. [...] ⁴

« Ymagier », il l'est dès ses premiers recueils. Est-ce pour mieux accéder à cette simplicité et pouvoir y dissimuler ces images dont il connaît à présent tous les pouvoirs ?

Quelquefois un brochet passait
Scintillant comme un souvenir ⁵

À voir la mer comme un lion
Dompté, couché sous ton balcon
Dans son immense cage bleue,⁶

Ma main, sur le papier,
Repose plus tranquille
Que le ciel bleu d'une île
Sur un rang de palmiers.⁷

Mais quel jour si banal,
Si simple qu'il puisse être
Ne finit aux fenêtres
En déluge d'étoiles. ⁸

3. « Alors pourquoi ? », p. 68.

4. Extraits du poème « À mes amis », p. 40.

5. Vers extraits du poème « Bien malin », p. 29.

6. Vers extraits du poème « Paresse », p. 76.

7. Vers extraits du poème « Je regarde la lampe », p. 79.

8. Dernière strophe du poème « Je n'ai rien fait », p. 117.

On retrouve aussi cette fascination pour les proverbes. Il acquiert des dictionnaires spécialisés, s'y penche. Qu'y cherche-t-il ? Cette vérité éternelle de l'homme que patiemment l'âme populaire a élaborée au cours des siècles. Mieux, il en crée lui-même. Ils sont si authentiques que l'on ne s'avise pas de leur présence.

Remuer ciel et terre,
Parler à cœur ouvert,
D'accord ! mais il vaut mieux
Encor savoir se taire.

Mettre la main au feu,
Savoir jouer le jeu.
Encor faut-il le faire
Lorsque l'on est heureux.

Si j'aime les proverbes
Qui poussent comme l'herbe,
Je m'en méfie aussi

Lorsque, comme aujourd'hui,
Au lieu de me porter,

Ils m'entravent les pieds.⁹

La nature ? Elle est partout chez ce poète qui s'en va la retrouver, le sac au dos. Écrirait-il sans elle ? Il en est de moins en moins persuadé ! N'a-t-il pas fini par connaître la flore, les arbres, les animaux, par en faire des sujets essentiels de sa poésie !

[...] De petits jardins y fleurissent
Avec cent chardons pour un lis.
Mais le lis y paraît si blanc

Que les robes des jeunes filles
Lui font, dans le grand jour tremblant,
Comme des chandeliers d'argent.¹⁰

Il s'arrête émerveillé devant la féerie des lieux où il passe, s'assied pour écrire. Les questions fusent : « Comment dire une telle beauté ? ». Et toujours le poigne ce sentiment d'incapacité à traduire ce qu'il voudrait arriver à exprimer.

À quoi bon penser !
Mieux vaut demeurer
Seul sous les étoiles.

Et pourtant, pourtant
Comme s'élevant
Du fin fond des temps

Ce rire d'enfant

9. Poème « Si j'aime les proverbes », p. 33.

10. Fin du poème « Dans le jour tremblant », p. 11.

Qui met au défi
Tous les interdits.¹¹

Au moment où il écrit, il doute de la valeur de ses vers – qu'ils viennent et se bousculent en lui ou ne répondent que lentement à son inspiration. Ne sait-il le labeur qu'il devra consacrer à leur mise au point ? Il lui faudra des jours, des semaines, des mois avant d'atteindre cette impression de jaillissement de source qu'il eût aimé trouver dès leur création. Aussi s'amuse-t-il de lire les critiques de son pays affirmer qu'il publie tout et ne corrige rien. La vérité ? Il ne garde pas même un poème sur dix. Mais quel écrivain échappe à ce travail en profondeur d'une œuvre toujours remise sur le métier ? Bien sûr, il y a le miracle parfois. Mais il est rarissime.

Poète ? Peut-être
Quand je vois le hêtre
Rire à ma fenêtre. [...]

Humble ou orgueilleux ?
Quand le ciel est bleu,
Je me crois un dieu.

Mais qui suis-je en somme ?
Peu, hélas ! si peu,
Guère plus que l'homme

Que perdit la pomme.¹²

Et pourtant ! la foi au bonheur, à la joie de vivre illumine un tel nombre de pages que l'on ne peut douter que Carême veut « rendre ce monde habitable ». L'a-t-il assez répété autour de lui, transposé dans ses vers en mots de clarté, de lumière !

J'ai un naturel de pomme
Qui se nourrit de clarté.¹³

Et lorsque je serai lumière,
Me souviendrai-je encore
D'avoir été d'ombre sur terre ?¹⁴

Mais qu'importe ces bois, ces prés...
Tu te dis que tu n'attends rien,
Que le passé est le passé
Et que ce soir tu te sens bien.¹⁵

De son enfance, combien humble, il n'oubliera jamais que le bonheur est lié aux lieux les plus quotidiens, aux choses et aux objets les plus simples de la vie. Depuis *Mère* où, dans l'un de ses plus beaux poèmes « La cuisine », il en parle, que de poèmes viendront nous redire ce qu'il considère comme une des vérités incontournables. Pourquoi donc cesserait-il jamais de reprendre ce chemin ?

Une table en bois blanc,

11. Fin du poème « A quoi bon ! », p. 50.

12. Extraits du poème « Qui suis-je ? », p. 10.

13. Vers extraits du poème « Dans le verger », p. 20.

14. Fin du poème « Me souviendrai-je encore ? », p. 54.

15. Fin du poème « L'érable était ... », p. 77.

Une pomme, un couteau ;
À travers le carreau,
Un grand champ de froment.

Tu te tournes à droite,
Le bonheur est à droite ;
Tu te tournes à gauche,
Le bonheur est à gauche.

Inutile, je crois,
De demander pourquoi.
Pas plus que toi, l'horloge
Que le temps interroge
N'élève ici la voix.¹⁶

Et maintenant, près de la lampe,
Voilà que, brusquement tu penses,

La tête appuyée sur la main,
À tous ces humbles petits riens

Et tu demandes, non sans peur,
Si ce n'est pas ça, le bonheur.¹⁷

On y retrouve aussi ces textes en forme de chanson comme dans le poème « Tous les trois » (p. 93). Y aurait-il eu trois cent vingt-quatre compositeurs et chansonniers à faire autour de ses poèmes un véritable miracle musical ? Bien sûr, il y a ce chant des mots qui les attirent et dont Carême a le secret, mais aussi ce qui transfigure et magnifie une poésie à ce point riche d'humanisme, d'espérance et de spiritualité.

Mais il importe peu, au fond,
Que tu marches sur le plafond,
Que l'univers soit à l'étroit
Ou à l'envers ou à l'endroit.
Minuit peut serrer ses écrous,
Tu trouveras le ciel au bout.¹⁸

Et pourtant que d'ombres ne cessent de lui rappeler que le bonheur, tel le temps, fuit ;
passe comme l'eau et, comme le ciel, soudain se couvre de nuages !

Je joue avec ma vie,
Ma vie joue avec moi.
Je sais qui gagnera,
Mais toujours je l'oublie.¹⁹

16. Poème « Le bonheur est partout », p. 9.

17. Fin du poème « Tu t'es levé », p. 31.

18. Fin du poème « Allons ris !... », p. 13.

19. 1^{re} strophe du poème « Je joue », p. 15.

L'aura-t-il espéré ce monde où :

[...] il n'est plus de pauvres,
Plus de maux, plus de guerres
Et (où) toute la terre
Est comme un pain d'épeautre

Où chacun peut à l'aise
Mordre la part qu'il veut
Bien assis sur sa chaise
En face du ciel bleu ?²⁰

Fut-il un homme heureux de vivre ? Certes ! Mais conscient que la mort était là, devant lui ! Les questions essentielles – joie, bonheur, malheur, deuil – sont toujours posées, toujours sans réponse. Mais Maurice Carême reste persuadé que la vie se doit d'être avant tout bonté et amour dans ce que ce terme a de plus large.

Que de feuilles
Pour une allée d'arbres.
Que de deuils
Pour un peu de marbre !

Quelle foule
Pour quelques amis,
Quelle houle
Pour un cœur promis !

Que de jours
Pour faire une pomme,
Que d'amour
Pour mûrir un homme !²¹

Après la mi-août
Adieu les beaux jours.
Moi que voulez-vous !
Je crois à l'amour.²²

La prosodie du recueil ? Carême est indéniablement un orfèvre du vers court. Tout cela paraît aisé, voire facile. « C'est le comble de l'art », comme le proclamait en 1979 Marcel Brion. Un unique poème est en alexandrin. Les autres jouent de deux pieds à l'octosyllabe. Il y a là à une aisance du vers, une musicalité rare en ce temps d'intellectualisme, de recherche d'originalité à tout prix.

Jeannine BURNY

20. Extrait du poème « Avouez », p. 83.

21. Poème « Que de feuilles », p. 12.

22. Fin du poème « La mi-août », p. 103.